



HAL
open science

La pétanque sous l’œil de Hans Silvester

Valérie Feschet

► **To cite this version:**

Valérie Feschet. La pétanque sous l’œil de Hans Silvester. Viser juste : Pétanque et jeu provençal dans l’objectif de Hans Silvester, 2024, 9788836656462. hal-04645395

HAL Id: hal-04645395

<https://hal.science/hal-04645395v1>

Submitted on 11 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

LES JEUX DE BOULES EN PROVENCE SOUS L'ŒIL DE HANS SILVESTER

Valérie Feschet

Aix-Marseille Université
CNRS, IDEAS
Aix-en-Provence, France

Valérie Feschet, enseignante au sein du département d'anthropologie d'Aix-Marseille Université et chercheure de l'Institut d'Ethnologie et d'Anthropologie Sociale, travaille sur les usages sociaux et culturels de la région Provence-Alpes-Côte-d'Azur (les crèches et les santonniers, la pétanque...). Depuis les années 2010, elle a entrepris une enquête de terrain sur la pratique de la pétanque comme phénomène de société en France et aux États-Unis.

Cet extraordinaire corpus de photographies sur la pratique des jeux de boules dans les années 1960-1970 dans le midi de la France restitue avec une grande finesse une tonalité culturelle et sociologique emblématique que j'observe encore aujourd'hui en tant qu'ethnologue, cinquante ans plus tard, dans le midi de la France et dans d'autres lieux. En Provence et ailleurs, on retrouve ces ambiances si particulières, les mêmes gestes, les mêmes comportements, avec quelques nuances bien sûr, notamment à propos du paraître des joueurs et des joueuses dont les tenues se sont sportivisées au début du XXI^e siècle. Les espaces dédiés à la pratique ont aussi changé depuis la fin du XX^e siècle, se caractérisant aujourd'hui par des « bouldromes » bien circonscrits, parfois couverts (mais rarement) et généralement éloignés des centres-villes¹. En se situant à une période charnière, cet ensemble documentaire permet de saisir les ruptures et les permanences entre deux mondes que tout semble opposer depuis la révolution industrielle et l'exode rural. Les scènes sociales représentées, en effet, étaient déjà ordinaires bien avant l'installation de Hans Silvester dans les collines du Luberon. Elles le sont toujours au début du XXI^e siècle. Il suffit de se promener dans les villes et les villages de la région et d'ouvrir les yeux, en été plus particulièrement, pour s'en rendre compte. Cette continuité dans les manières d'être ensemble donne au corpus une valeur historique majeure, car il met la focale sur ce qui fait sens pour les communautés locales.

Les photographies rappellent, en tout premier lieu, par une attention très précise portée aux gestes techniques et à la plasticité des corps, qu'il existe deux jeux de boules différents, que nous avons tendance à confondre : le jeu provençal (à la longue) et la pétanque (à pieds fixes). Ce corpus évoque clairement les rapports différenciés, selon les sexes et les classes d'âge, aux espaces et aux activités extérieures, ainsi que l'importance des pratiques ludiques et festives pour la sociabilité, essentielle à la vie économique. Les clichés parlent, avec le recul du temps, des transformations technologiques et morphologiques des villes et villages et des esthétiques ordinaires (décorum végétal, mobilier urbain, façades, véhicules stationnés). Ces scènes saisies sur le vif évoquent en effet des manières d'être au monde qui résonnent avec les problématiques environnementales contemporaines, comme la bétonisation et le goudronnage des rues et des places, que les écologues contemporains s'évertuent à revégétaliser pour recréer des « sols » et des « corridors climatiques » existant dans les années d'après-guerre. Ce corpus photographique capte également la mise en scène théâtrale des corps dans l'espace², la dramatisation consubstantielle de la partie de boules, qui fabrique « mène » après « mène »³, jour après jour, gagnants et perdants remettant leur titre en lice indéfiniment selon le mariage subtil d'une simplicité d'être et d'une grande complexité technique. Enfin, Hans Silvester a su saisir la focale des regards dont la convergence crée un temps suspendu, une manière de se fondre, absolument, totalement, au jeu...

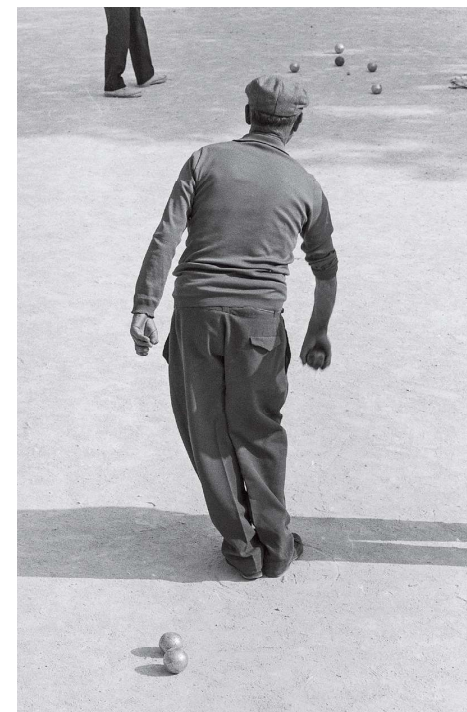
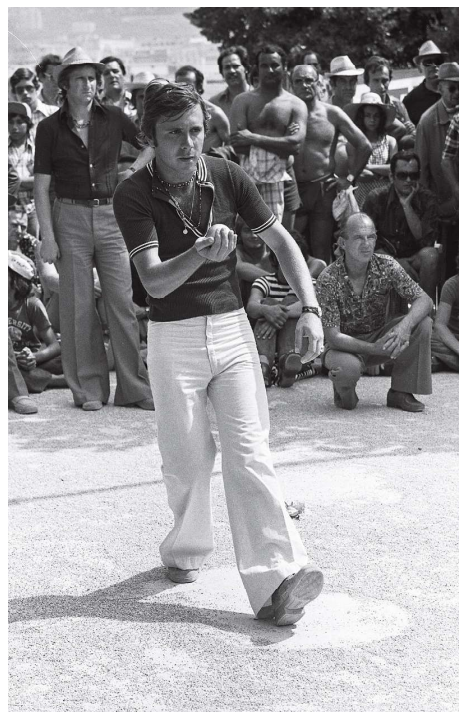
Deux jeux, deux styles

Si les jeux de boules en Provence sont attestés depuis fort longtemps, comme de très nombreuses variantes en France et en Europe⁴, l'histoire de la pétanque en tant que telle est relativement récente. Jouer à pieds fixes, à *pèd tanco*, *pieds-tanque* ou *pieds-tanqués*, ou même parfois à *pétanque* (expressions utilisées déjà dans les années 1910), se transforma en quelques décennies en « jouer à la pétanque ». Localement (à La Ciotat, à Palavas-les-Flots, à Marseille), des passionnés se mirent à codifier les règles⁵. En 1945, la Fédération Française de Pétanque et de Jeu Provençal est créée (FFPJP), suivie par la création de la Fédération Internationale en 1958 (FIPJP). « L'invention de la pétanque », expression que l'on retrouve dans des articles de presse et des travaux relatifs à l'histoire des jeux de boules, témoigne de la rapidité de cette variante à s'affirmer dans le paysage national et international. À la fin du xx^e siècle et au début du xxi^e siècle, la pétanque connaît une expansion considérable, très certainement, en partie du moins, en raison de la pluralité de ses usages sociaux (sport de haut niveau, mais aussi jeu populaire et activité symbolique inspirant artistes et écrivains...). Le jeu s'est répandu rapidement, au fil des voies maritimes notamment, dans de nombreux pays étrangers via les migrations et les flux touristiques. La Fédération Internationale de Pétanque et Jeu Provençal (FIPJP) comptait, fin 2009, 531 233 licenciés dans 88 pays. Les amateurs sont impossibles

à chiffrer (en millions) si ce n'est par la commercialisation des boules à travers le monde⁶.

Le nom des fédérations distingue très clairement le jeu provençal de la pétanque, considérée à ses débuts comme un petit jeu sans importance. Avant la normalisation progressive des règles du jeu à l'occasion des premiers concours officiels de pétanque dans les amicales boulistes dès les années 1910, on ne parlait que de « jeu de boules », éventuellement de « longue provençale » pour distinguer le « jeu provençal » d'autres variantes, italiennes ou lyonnaises notamment, engageant elles-aussi des tirs sur une longue distance à l'issue de sauts très réglementés. L'avènement de la pétanque, à pieds fixes, sur des distances plus courtes, sacralisant le « rond » (cercle tracé au sol) duquel les joueurs ne sortiront plus, ni pour tirer, ni pour pointer, nécessita de distinguer très clairement les deux jeux régionaux par des appellations spécifiques : le « jeu provençal » très valorisé dans le paysage sociologique de la Provence, et la pétanque, nouvelle venue (fig. 1-2).

Les premiers concours officiels à pieds fixes furent organisés à partir de 1909 par quelques amicales boulistes et comités des fêtes du sud de la France (Var et Bouches-du-Rhône) et selon des règlements locaux variables dans un premier temps. L'hebdomadaire *La vie sportive* du 25 juin 1909 annonce par exemple un concours de boules prévu à Giens le 29 juin dans lequel « les sauts sont défendus » (les sauts étant caractéristiques de la longue provençale). À La Loubière, dans le même numéro, « un concours de pétanque aura lieu le lundi 5 juillet au Bar Central ». Le 18 février 1911, toujours dans *La vie sportive*, il est écrit que « les Joyeux Boulomanes de la Rode » ont fait jouer pour la première fois un championnat dit « de pétanque ». Le texte publié dans l'hebdomadaire est savoureux et éclaire les raisons du succès de la pétanque grâce à la redéfinition des rapports de force entre les « jeunes » et les « anciens » : « Ce jeu, sans être très pratique, n'en est pas moins intéressant et demande de la part des joueurs beaucoup d'attention et de tactique ; il n'est pas rare de voir un joueur de force moyenne battre un adversaire de force supérieure [...]. Fait sans précédent dans les annales de boules, la finale a mis en présence le doyen de la société,



Meille, âgé de 76 ans, contre le benjamin Riolachi, âgé de 18 ans. La lutte toute courtoise a passionné au plus haut point les nombreux spectateurs qui entouraient les deux joueurs. Le père Meille était superbe d'allure et d'endurance, défendant son jeu avec acharnement; moins adroit mais beaucoup plus tacticien, il a finalement triomphé de son jeune et redoutable adversaire. Après cet exploit, les Joyeux Boulomanes ont vivement félicité leur sympathique doyen et l'ont porté en triomphe. » À la Ciotat, enfin, ville portuaire dans laquelle la pétanque est devenue un emblème identitaire patrimonial, le premier concours à pieds fixes, revendiqué comme étant le tout premier de l'histoire, est organisé par *La Boule Étoilée* tenue par les frères Pitiot, cafetiers, en 1910. Les concours s'enchaînent ensuite, annoncés officiellement par *Le Petit Marseillais* comme celui du samedi 27 août 1911 : « Après-demain, dimanche, au jeu de boules Beraud,

1. Tirer – Jeu provençal à Marseille

2. Tirer – Pétanque à Marseille

grand concours de boules à pieds joints (dit pétanque). Prix 10 francs. Les parties se feront de deux en deux, en 12 points et à la mêlée⁷. Chaque joueur versera 50 centimes au profit des gagnants» (*Le Petit Marseillais*, 25 août 1911).

Alors que le jeu provençal ne s'est pas propagé au-delà du territoire régional dans lequel il s'était développé, la pétanque va, quant à elle, se diffuser rapidement et dynamiser la fédération internationale (basée à Marseille) qui rassemble cinq confédérations (Afrique, Asie, Europe, Océanie, PanAmerica). Il est difficile d'évaluer précisément le nombre de joueurs et de joueuses, car tous ne sont pas membres d'un club et licenciés, mais la fédération internationale estime que la pétanque est régulièrement pratiquée par quatre millions de joueurs dans le monde dont près de la moitié en Europe⁸. La fédération française regroupe quant à elle vingt-trois ligues régionales et cent-cinq comités départementaux. Ce jeu traditionnel s'est transformé très rapidement en un sport moderne de haut niveau. Cette mutation n'a pas effacé pour autant les dimensions sociales qui le caractérisent.

3. Regarder



Ce que jouer à la pétanque veut dire

Cet incroyable succès associant sportivisation et tradition populaire est sans nul doute lié aux dimensions sociologiques et idéologiques du jeu. La diffusion du «petit jeu» à partir des années 1900-1910 est une véritable révolution. Jusqu'alors, les jeux de boules faisaient la part belle aux athlètes, c'est-à-dire à des hommes dans la force de l'âge, vaillants et sans handicap aucun, qui pouvaient pendant des heures durant lancer des boules avec élan sur de longues distances, ou pointer en se tenant en équilibre sur un pied. La pétanque qui se joue entre six et dix mètres, sans sortir du «rond», va permettre à des personnes plus âgées, ou gênées en raison de problèmes physiques, de participer néanmoins à la sociabilité ludique ordinaire que représentent les jeux de boules, et plus seulement se contenter de regarder. L'accessibilité du jeu va également avoir des effets conséquents dans les relations entre les habitants de la région et les nouveaux résidents⁹, ainsi qu'avec les très nombreux estivants de passage, qui trouveront sur les terrains un véritable espace d'intégration et de partage de leurs identités respectives. La filmographie et le florilège des chansons et des romans illustrent particulièrement bien l'esprit du jeu, opposant selon les circonstances les touristes aux habitants du lieu¹⁰ (fig. 3). La pétanque accompagne les mutations socio-économiques d'un siècle qui voit se transformer les mentalités au prisme des congés payés et de la révolution de 1968, motivée par un mécontentement envers les institutions établies et les normes sociales conservatrices. La bourgeoisie considérait en effet les jeux de boules comme des jeux de «voyous» pour différentes raisons : se donner en spectacle dans l'espace public, perdre son temps à des activités non productives, miser de l'argent parfois... Les archives municipales regorgent de plaintes adressées aux maires pour faire cesser ces activités considérées comme une source d'insécurité urbaine. Avec le tournant du xx^e siècle, la pétanque devient progressivement à la mode, accueillante, légère, bien que toujours sérieuse et très investie. Les parties amicales se veulent inclusives, sympathiques, drôles le cas échéant, quand il s'agit de jouer avec des amis ou des parents de passage¹¹. La pétanque est appréciée par toutes les classes sociales et s'ouvre davantage aux femmes.



4. Concours mixte à Lourmarin

Les jeux d'adresse, qui se déployaient surtout dans le tissu associatif (cercles, chambrettes, amicales...), étaient pratiqués jusque-là exclusivement par les hommes. La pétanque, après la Seconde Guerre mondiale, est partie prenante d'une renégociation de la place des femmes dans les espaces publics. Le jeu permet, grâce à ses caractéristiques formelles, de mettre en œuvre concrètement ce que respect, liberté et égalité veulent dire. Quelques clichés de Hans Silvester attestent de façon très fine ce changement majeur dans les mentalités, montrant des joueuses très concentrées participant à des concours sous les yeux de spectateurs essentiellement masculins (fig. 4).

Jeu de mains, tenues et galeries

Les photographies de Hans Silvester montrent que les joueurs et les joueuses sont habillés sur les terrains comme ils le sont dans le quotidien, pour aller acheter le pain ou se promener les dimanches et les jours de fêtes. Les hommes portent tous des chemises ou des chemisettes de coton, parfois des polos avec un pull de laine fin par-dessus, un gilet ou une veste. Ils sont habillés de pantalons longs, bérets, casquettes ou chapeaux de paille fine. Ils sont chaussés de chaussures fermées mais également de sandalettes de cuir. Selon les classes d'âge et les saisons, on observe également des T-shirts et des shorts. Rares

sont les joueurs en « marcel », selon l'expression consacrée, mais cela arrive car ces maillots de corps se portent sous les chemises et, quand il fait très chaud, certains n'hésitent pas à se mettre à l'aise. Les femmes quant à elles sont aussi sur les terrains comme dans le quotidien. Selon les générations, les robes sont plus ou moins courtes et ajustées, les chaussures plus ou moins hautes. Les enfants, les « jeunes », suivent la même logique vestimentaire, à savoir jouer comme on est habillé habituellement.

Cette manière d'être au jeu est toujours d'actualité, au bémol près que la fédération voit aujourd'hui dans certains vêtements ordinaires contemporains (shorts courts et shorts de bain, débardeurs échancrés, jeans déchirés, chaussures ouvertes et claquettes...) une atteinte à l'image d'un jeu qui revendique le statut de sport de haut niveau. En raison justement des tenues de ville et de comportements parfois détendus sur les terrains, la pétanque reste effectivement un sport « décontracté » dans les représentations. Ce style, qui en fait aussi tout son succès, nuirait à son attractivité comme sport de compétition, selon la fédération.

Les joueurs engagés en compétition doivent respecter depuis 2019 une étiquette vestimentaire standardisée supprimant tout « bas » au-dessus des genoux (sauf les shorts de sport) et tout « haut » qui ne cacherait pas les aisselles et le décolleté, pour les hommes comme pour les femmes. La question du « jeans » (les jeans bleus ont été interdits) a été longuement débattue car ce pantalon est l'habit ordinaire de nombreux joueurs... Dès les compétitions départementales, les pantalons ne doivent pas être « troués, taggés, cloutés, pailletés, bariolés, rafistolés, coupés, déchirés ou délavés », selon l'extrait du règlement de la FIPJP sur les tenues. La pétanque de compétition tient clairement à se distinguer de la pétanque amateur par des tenues sportivisées. Au-delà des tenues vestimentaires, l'œuvre de Hans Silvester fixe également des postures et des regards qui semblent arrêter le temps. Les « galeries »¹² sont spectaculaires. Elles marquent la temporalité des parties par la confluence des regards que saisit, à la seconde près, l'objectif du photographe. Les spectateurs sont généralement debout les bras croisés, les mains sur les hanches ou dans les poches, ou encore dans le dos. Bien

souvent, les mains, ou une des mains, placées sur le côté ou dans le dos, retiennent deux ou trois boules d'une manière si particulière qu'elles semblent fusionnées aux joueurs. Certains spectateurs sont assis sur des fauteuils pliants amenés tout spécialement pour plus de confort ou sur des bancs publics. D'autres, croisant les parties au fil de leurs déplacements, restent sur leur mobylette ou leur bicyclette, le temps de jeter un œil. Cette enceinte d'humanités dessine le terrain de jeu, l'enveloppe comme une arène qui se déplace au gré des parties et enfle au fur et à mesure que la finale approche.

Enfin, le corpus de Hans Silvester fait la part belle aux boules elles-mêmes. Rappelons qu'un jeu de boules s'appelle une « doublette » – deux boules dans une sacoche – jusqu'au milieu du xx^e siècle, puis une « triplète » – trois boules – lorsque les parties furent davantage disputées en « doublettes » ou en « tête-à-tête ». La tendance était naguère aux équipes de trois joueurs appelées « triplètes » qui ne disposaient alors que de deux boules chacun. Dans le cadre du jeu provençal comme de la pétanque, douze boules seront en lice, quel que soit le nombre des joueurs. Il y avait aussi des concours de « quadrettes » correspondant aux longues (provençale ou lyonnaise).

La terre battue

Les gestes techniques, les joueurs et la galerie, sont bien sûr sur le devant de la scène, mais ce qui saute aux yeux dans le corpus de Hans Silvester, ce sont aussi les lieux. Places, cours, pieds de remparts, aires de battage, parfois un simple chemin de terre, du moment que les terrains soient horizontaux et suffisamment vastes pour accueillir des parties concomitantes (pendant les concours ou les jours d'affluence) et une galerie qui se formera autour des « mènes ». C'est sur les places et les cours qu'ont lieu également les marchés hebdomadaires, les foires saisonnières de l'automne et du printemps, les fêtes votives, les carnivals... Pas de goudron encore. Il n'arrivera que plus tard, dans les années 1980, quand le lobby automobile aura transformé la morphologie des villages : « Les parkings ont été aménagés partout, les places goudronnées et les terrains de boules repoussés à l'extérieur, loin des cafés. Ces trois acteurs

primordiaux [...] : le café, les spectateurs, l'ombre des arbres ont été brutalement séparés¹³.»

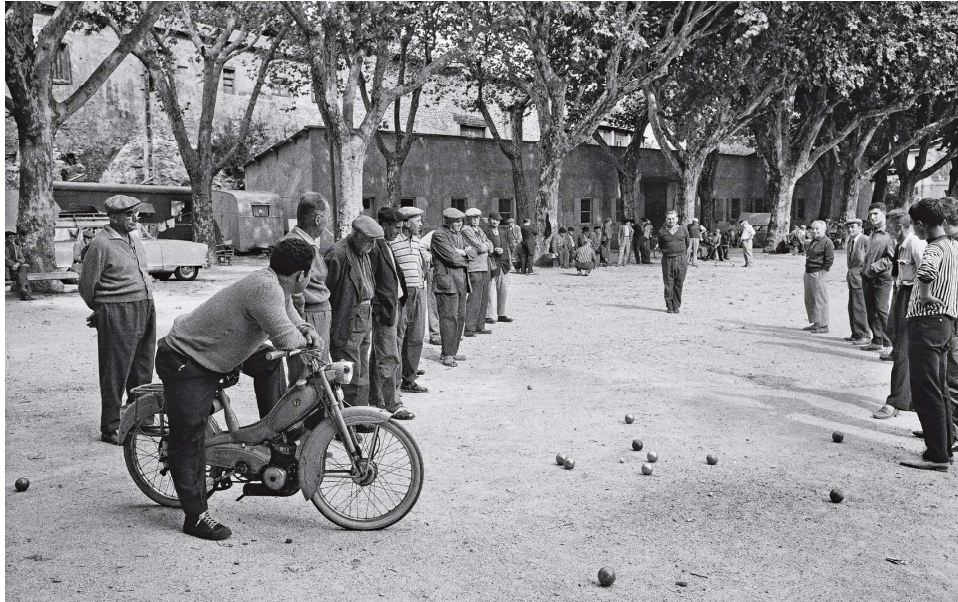
Dans les années 1960, la terre battue est la matière noble des terrains de jeu. Les rues du vieux village, étroites, en anneaux, sont souvent pavées de galets et de pierres plates (les calades), mais les vastes espaces comme les cours ou les grandes aires de foires par exemple, les abords extérieurs des remparts médiévaux, restent à nu. Cette terre battue par l'écume des siècles et le piétinement des hommes et des animaux est le proscenium de la plupart des clichés de Hans Silvester. Le sol est dense, damé par la répétition des usages et les pluies. La terre est fine, presque poussière. Elle est légèrement gravillonnée, parsemée de petit cailloux brisés par les roues des charrettes, les sabots des chevaux et des troupeaux et par les jets répétés des boules ferrées¹⁴ ou métalliques. Les places et les cours offrent une sorte de platitude remarquable dans cette région escarpée, caractérisée par des villages agrippés à flanc de colline et de forts dénivelés¹⁵. Le sol, aussi plat soit-il, est néanmoins jonché de menus débris, par-ci par-là une brindille, quelques feuilles mortes. Il est légèrement déformé par des racines affleurantes. Ces irrégularités sont appréciées des joueurs, qui aiment composer avec cette incertitude qui donne une dimension quasi philosophique au jeu : « Mesure le chemin par où lancer ta boule / Ton sort ne dépend plus de toi, mais qu'elle roule. »¹⁶

On imagine le travail des cantonniers de l'époque qui, pelle à la main, réparaient les nids de poules, aplatissaient les bosses, balayaient les déchets laissés par les foires et les marchés, les déjections animales... À contempler ces espaces urbains, on est simplement sidéré par la propreté des lieux. Rien ne traîne. Tout est impeccable. Et d'ailleurs, on en « mangerait ». « Manger la terre » est une expression ordinaire au cours des parties qui signifie jouer avec hargne, pour gagner à tout prix. « Manger-terre » se dit d'ailleurs d'un joueur acharné. La « terre » revient dans une autre expression qui souligne le fait que, quand des boules sont « par terre », elles sont « dans le jeu » (bien placées pour rapporter des points) mais non encore définitivement gagnées¹⁷. « Être dans le jeu » caractérise sans doute le mieux le coup d'œil de Hans Silvester (fig. 5).

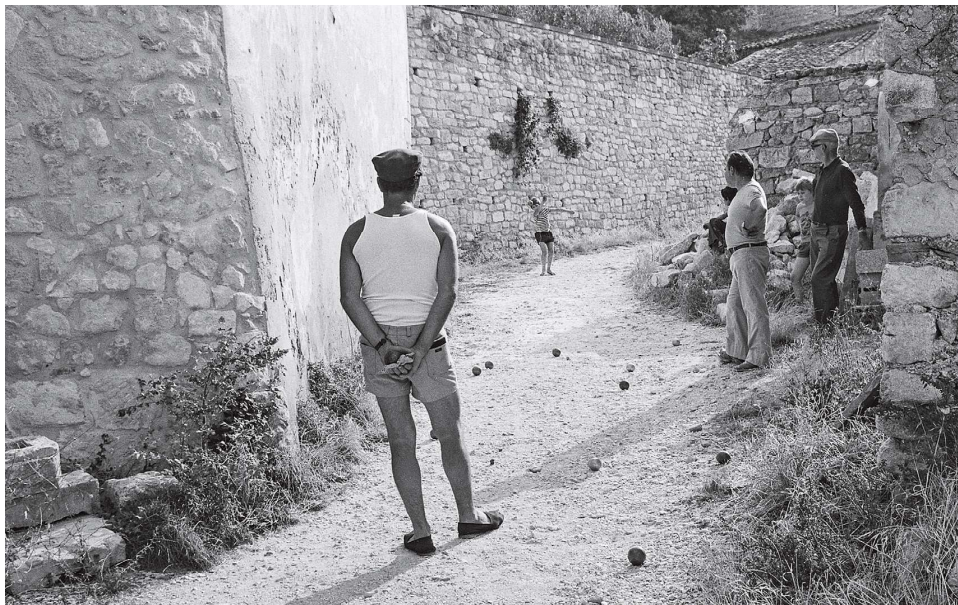
Des places et des cours

Si nombre de clichés sont des portraits de joueurs en train de réaliser un geste technique caractéristique du jeu provençal ou de la pétanque, les photographies montrent également un décorum caractéristique de la morphologie urbaine des villages et des villes en Provence qui s'est progressivement remodelé depuis le XVIII^e siècle. Le temps est alors à l'extension des villes étriquées au maillage serré, aux ruelles étroites, créant de nouveaux quartiers plus spacieux de configuration orthogonale. Au fil des XVIII^e et XIX^e siècles, les municipalités décident en effet de démonter ici et là les remparts médiévaux (surtout au sud des agglomérations), en totalité ou en partie, sauf en quelques lieux qui arborent encore des murailles et des portes d'entrée remarquables, parfois inscrites aux « monuments historiques » (Avignon ou Oppède-le-Vieux pour rester dans le corpus de Hans Silvester...). Ce sont les grandes villes qui ont initié le mouvement, comme Aix-en-Provence par exemple, où le « Grand Cours » (l'actuel cours Mirabeau) est créé en 1649 à l'emplacement du rempart sud de la ville, afin de faciliter la circulation des attelages et de relier par un espace de promenade les vieux quartiers au nouveau bourg Mazarin. Les villages ont ensuite emboité le pas. Le démontage des remparts va apporter de la lumière au premier rang des maisons, ainsi que de vastes espaces nécessaires aux activités économiques et festives, essentielles au bien vivre ensemble. C'est là justement, sur ces cours caractéristiques de l'urbanisme des XVII^e et XVIII^e siècles, que vont se lover les parties de boules (fig. 6).

Sur les cours, souvent doublés d'une place centrale, règnent une activité économique très intense et une sociabilité emblématique des régions méditerranéennes. La plupart des échanges, négociations professionnelles, informations diverses, sociabilité ludique, se passent à l'extérieur des espaces privés réservés à la vie familiale. Les activités artisanales ou commerçantes, parfois des halles couvertes, sont accueillies par ces nouveaux espaces qui drainent quotidiennement beaucoup de monde, sans oublier les marchés de plein air. On y trouve également les bâtiments essentiels à la vie de la collectivité (église, chapelle, mairie, bureau de poste, local des pompiers...). Places et cours



5. Un terrain impeccable – Galerie devant l'ancienne auberge de jeunesse à Arles



6. Une partie de pétanque au pied du rempart médiéval d'Oppède-le-Vieux

sont en outre la continuité de la « Grand Rue » qui traverse l'agglomération entre les deux portes d'entrée principales et qui jouait le même rôle économique avant l'extension urbaine. Certaines de ces activités existent encore aujourd'hui dans le paysage urbain, malgré la concurrence farouche des nouveaux pôles d'activités économiques (boulangeries, épiceries, bars-tabacs et cafés, boucheries, merceries, cordonneries...).

L'entrelacs du jeu et du végétal

Les nouveaux cours mobilisent l'attention des conseils municipaux qui votent des budgets conséquents afin que soient embellis au plus vite ces espaces devenus essentiels, sur lesquels il était impossible de s'attarder dès l'arrivée des beaux jours, en raison de l'ensoleillement. C'est ainsi que vont être testées au fil du temps plusieurs essences d'arbres caduques (comme les mûriers, les ormeaux, les micocouliers, les tilleuls) à la recherche de l'ombre parfaite, d'une climatisation végétale optimale, dans l'objectif de créer des couloirs légèrement ventilés, protégés du mistral par le bâti compact du centre-ville, laissant passer la chaleur et la lumière en hiver et bloquant le rayonnement solaire de l'été grâce à des houppiers de grande hauteur qui forment un couvert végétal dense.

L'introduction massive du platane en Provence date du XVIII^e siècle¹⁸. Il évinça en quelques décennies les autres variétés, au point qu'il est impossible d'imaginer aujourd'hui une Provence sans platane. Avant, l'ormeau était l'arbre emblématique des places, trônant devant la mairie ou sur l'esplanade de la porte d'entrée des remparts. Le port majestueux de cet arbre unique avait de nombreuses fonctions : ombrager les marchés, les foires, les fêtes et les jeux de boules, sans oublier les conversations et les travaux du quotidien comme aller chercher de l'eau à la fontaine... Les ormeaux ayant tous disparu, « frappés d'un mal sans remède »¹⁹, partout le platane s'est imposé, rendant les cours tout à la fois majestueux et ombragés²⁰. À partir des années 1860, on peut véritablement parler d'une généralisation du platane dans la région, mais aussi dans tout le Midi de la France, le canal du Midi étant un exemple spectaculaire, à l'exception des marronniers, des tilleuls, des chênes blancs et des acacias

qui gardent bien souvent la préférence des habitants en Haute-Provence (Valensole, La Bégude, Saint-Auban, Les Mées...), ainsi que des palmiers et des pins parasols sur le littoral²¹.

Les tirages de Hans Silvester montrent presque tous, sous des angles différents, l'entrelacs du jeu et du végétal, et l'omniprésence de platanes déjà anciens plantés au cours des XVIII^e et XIX^e siècles, seuls ou en alignement, mais toujours majestueux (Saint-Rémy-de-Provence, Châteaurenard, Avignon, Lourmarin, Cavaillon, Arles, Robion...). Les photographies attestent également d'autres essences, des micocouliers ou des acacias aux pieds des remparts de Gordes par exemple, des pins maritimes, des érables et des palmiers au pied des barres d'immeubles dans les quartiers nord de Marseille, des marronniers à Montfuron dont l'un d'eux protège la sieste d'un joueur assis sur un banc (fig. 7).

La terre battue et les arbres sont les éléments principaux de la composition. Les joueurs et les spectateurs évoluent dans un écrin végétal protecteur, englobant, dense, mis en perspective par les lignes de fuite remarquablement étudiées, que sont les alignements de troncs, de voitures, d'humains, d'ombres répétitives portées au sol dessinées par les spectateurs. Dans cette région aride, caractérisée par une végétation de colline recroquevillée sur elle-même (chênes verts, oliviers, pins sylvestres, buis et autres arbustes), les arbres de hautes tiges sont l'horizon, le cadre, le personnage principal des photographies. Le contraste est saisissant entre le bâti compact des agglomérations, les terres alentours défrichées et arasées pour les cultures et la volupté aérienne de ces arbres, personnages urbains centenaires, géants protecteurs qui surplombent l'ensemble et qui semblent être la condition *sine qua non* du jeu. Sans arbre, pas d'ombre; sans ombre, pas de concours estivaux captivant une galerie déterminée à rester jusqu'à la dernière mène; ni rien d'ailleurs (marchés, foires, fêtes votives, cafés en terrasse...) qui nécessite un peu de fraîcheur lors des mois caniculaires. Dans les photos de Hans Silvester, les catégories s'effacent. On ne sait plus ce qui est horizontal, ce qui est vertical. Les houppes, les troncs, les joueurs et joueuses, leurs ombres, les voitures et les vélos fusionnent (fig. 8).

7. Sieste à Montfuron

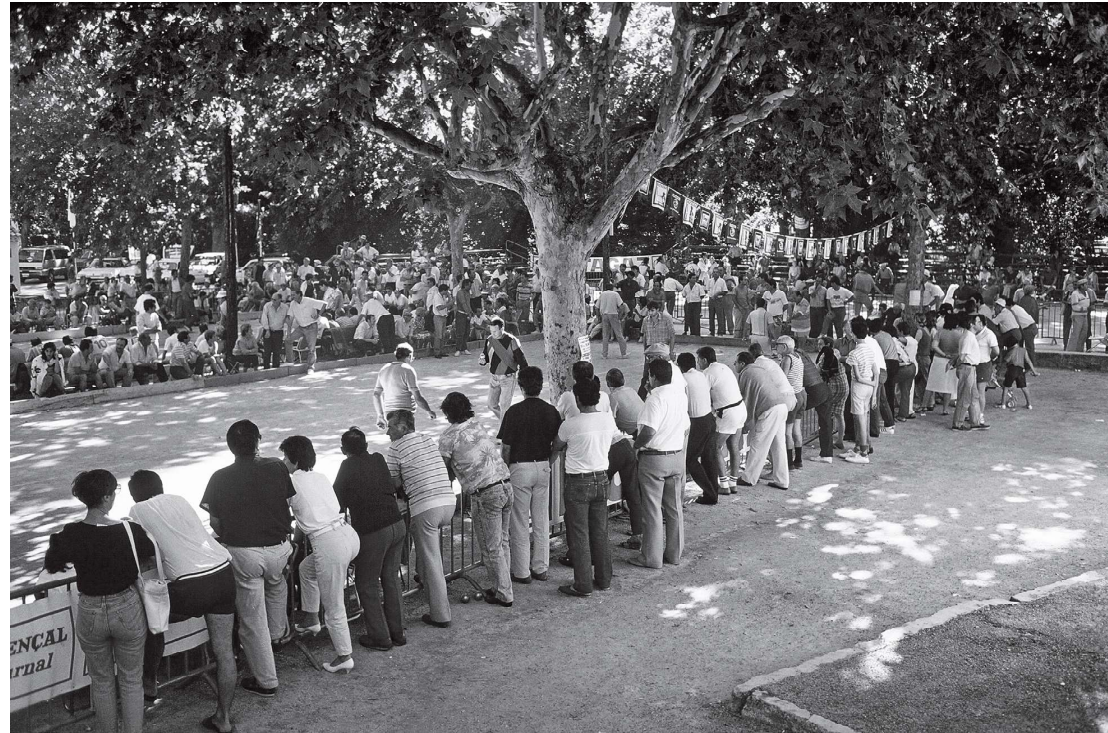
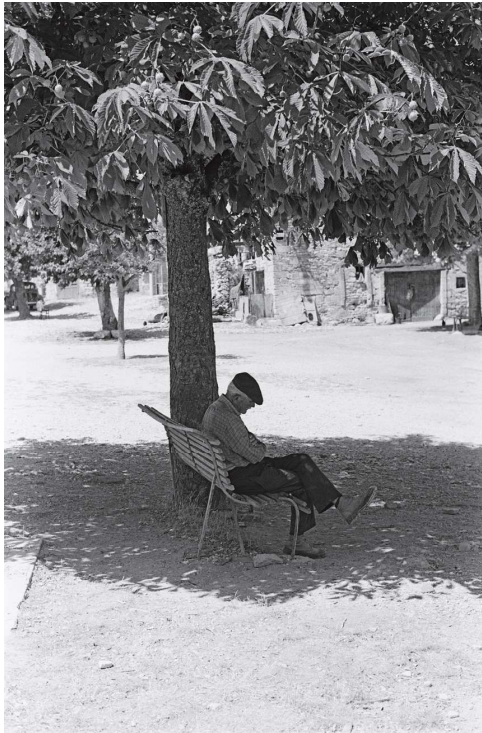
8. Concours Le Provençal à Marseille

À ce décor faut-il encore ajouter les fontaines décoratives et fonctionnelles, embellies de sculptures d'angelots joufflus et de guirlandes d'abondance. Jusqu'au début du xx^e siècle, les ménagères et les employées de maisons qui ne disposaient pas de puits dans leurs immeubles s'y rendaient plusieurs fois par jour.

Pas une fontaine dans le corpus «jeux de boules» de Hans Silvester. Cette absence fait écho à la séparation traditionnelle des espaces selon les genres et les activités qui est encore en vigueur dans les années 1960. En l'occurrence, l'eau domestique (pour la toilette, la cuisine, la boisson, le ménage, la lessive...) était sous la responsabilité quasi exclusive des femmes. L'approvisionnement en eau était un travail harassant qui, deux ou trois fois par jour, les obligeait à des trajets entre la

maison et la fontaine la plus proche, un lourd arrosoir en zinc à la main (ou une cruche de terre cuite au xviii^e siècle). Les abords des fontaines, souvent mouillées, surtout si un petit lavoir y était associé, devaient être libérés de tout obstacle. Il n'était pas envisageable d'y voir des parties de boules, qui auraient inmanquablement gêné le travail des ménagères par les propos souvent émaillés qu'elles occasionnent, sans oublier les dangers que représentent les boules au sol et la violence des tirs potentiellement accidentogènes. Bref, les jeux de boules ne se déroulent pas là où les femmes et les enfants sont susceptibles de passer dans le cadre de leurs activités.

Cela dit, les fontaines ne sont pas exclusivement des espaces féminins. Les hommes y faisaient boire leurs chevaux ou leurs troupeaux lors des transhumances. Elles servaient aussi à







9. Le café Saint-Lazare à Avignon et sa terrasse face au cours gravillonné

d'autres usages liés à l'artisanat et au commerce. Les bars et les cafés, bien visibles sur les clichés de Hans Silvester, sont généralement proches d'une fontaine. Avant l'adduction de l'eau courante, les fontaines permettaient de remplir les brocs d'eau fraîche pour servir les habitués²² (employés des chantiers alentours, des fabriques et des usines, dockers, cheminots, cantonniers...), les visiteurs, les négociants et les clients de passage qui attendaient la diligence, le bus ou le train, tout particulièrement si les établissements donnaient directement sur les cours ou les esplanades des gares...

Au moment où Hans Silvester sillonne la Provence avec son appareil photo, la société provençale est encore marquée par cette séparation des espaces. Les femmes ne jouant aux boules que depuis les années 1970, et beaucoup plus rarement que les hommes, lors des kermesses, des fêtes votives, du bal des pompiers et de la fête du 14 juillet, elles sont encore peu nombreuses à apparaître sur les clichés. Les joueuses dites « féminines », licenciées à la Fédération Française de Pétanque et de Jeu Provençal, sont aujourd'hui de véritables athlètes abordant la pétanque comme un sport de haut niveau. En 2023, la FFPJP mentionnait 285 000 licenciés, 5 800 clubs et 16% de « féminines » participant aux concours et championnats.

Cercles, cafés, bars et bistrotts

Les cafés et les bars sont identifiés par Hans Silvester comme indissociables des jeux de boules. Selon les lieux et les fonctions, l'appellation et les statuts varient. On trouve au sein des mêmes villages des bars-tabac, qui permettent de parier sur les courses équestres, de jouer au « loto » ou à d'autres jeux de hasard de la *Française des Jeux*, d'acheter des cigarettes, des timbres, la presse régionale et nationale ; des « bistrotts », davantage réservés à des habitués (se métamorphosant actuellement en « bistrotts de pays », ce qui garantit une certaine qualité gastronomique) ; des cafés et des cafés-restaurants, généralement avec terrasse. À toutes ces structures, il faut ajouter les cercles (ou les chambrettes selon les lieux)²³ qui étaient très répandus au XIX^e siècle et dont il reste ici et là quelques vestiges (à La Ciotat, à Puyricard...). Ce sont des établissements privés, gérés

selon un modèle associatif. Les membres, traditionnellement tous des hommes, sont cooptés et s'engagent mutuellement à une certaine forme de collaboration pour faire fonctionner l'établissement qui ressemble beaucoup, d'un point de vue morphologique, à un café. Tous ces établissements forment un collier de perles ceinturant les cours et les places. Leur nombre important permet aux clientèles de se répartir selon leurs passions (les cartes, les boules, la chasse, la conversation ou la lecture, la détente « café » ou l'apéritif...), leurs orientations politiques et leurs catégories socio-professionnelles...

Les « cafés » (nous utiliserons ce terme générique) structurent la sociabilité méridionale. Ils accueillent leurs sociétaires ou leurs clientèles dans un espace couvert chauffé et aménagé (un comptoir, des tables et des chaises, une ou des télévisions), comprenant une ou plusieurs salles et presque toujours une terrasse extérieure ombragée. Les clients viennent prendre leur petit-déjeuner, leur déjeuner, passer un moment entre amis ou collègues de travail à l'heure de l'apéritif, se désaltérer les jours de fêtes en famille, ou se restaurer dans le cadre du travail... Ces cafés sont indissociables des jeux en général (jeux de cartes, dominos...) et des jeux de boules en particulier. Ils mettent souvent à disposition de leurs clientèles diversifiées le matériel nécessaire pour faire une partie de boules inopinée²⁴. Il n'est pas rare d'y trouver le siège de l'amicale bouliste, affiliée généralement à la Fédération Française et à la Fédération Internationale de Pétanque et de Jeu Provençal. Certains d'entre eux possèdent même un terrain de jeu privatif²⁵, ou du moins à proximité immédiate, des casiers à boules en fond de salle réservés aux sociétaires, un petit espace dans lesquels les boulistes peuvent organiser des concours qui dynamisent l'activité de l'établissement et renforcent les liens entre les différents types de clientèles (fig. 9).

Par exemple, le *Bar des Boules* de Cadenet, qui introduit la monographie de Jean-Pierre le Goff, réalisée dans les années 2005-2007 dans le village éponyme, a bien « son » jeu de boules (comme son nom l'indique). En réalité, il s'agit de l'esplanade de l'église juste en face, mais suffisamment vaste et ombragée par des platanes pour être un boulodrome idéal. « L'été, on peut

y voir dans la journée ou le soir quelques clients s'exercer ou jouer une "petite partie" [...]. Mais c'est en fin de semaine que les choses sérieuses se passent. L'été, le vendredi après-midi, le samedi soir et parfois le dimanche, de cinquante à deux cents personnes participent aux différents concours organisés par la patronne du café [...] sur un espace de terre battue qui côtoie l'église et sert habituellement de parking. [...] On y vient en famille ou en groupe d'amis. Les joueurs ne sont pas seulement les habitués de Cadenet, ils viennent des villages environnants et de beaucoup plus loin : d'Apt, de Lambesc, d'Aix-en-Provence et même de la Drôme. On rencontre aussi parfois des licenciés espagnols, belges, allemands en vacances dans la région. Dans le bar rempli de monde, il règne une grande agitation ; les gens se retrouvent, passent de table en table, se saluent de la main ou s'embrassent»²⁶.

Il existe un lien structurel entre les cafés, les activités économiques locales et le transport des marchandises. La gare de marchandises d'Aix-en-Provence, aujourd'hui disparue, avait son amicale bouliste *La Petite Vitesse*²⁷, dont le siège se trouvait dans un bar du même nom. La gare ferroviaire des voyageurs, qui existe toujours de l'autre côté de l'avenue des Belges, avait son club elle aussi : les *Piétanqueurs de la gare*. En 1958, une affiche municipale signale un seul grand concours pour le 14 juillet, organisé sous l'égide d'un comité bouliste «intergroupe», qui aura lieu cette année-là dans la cour de la gare de marchandise de la *Petite Vitesse*²⁸.

La pétanque comme emblème du 14 juillet

Comme le montrent les affiches des années 1930 annonçant le programme des festivités du 14 juillet, conservées aux archives municipales d'Aix-en-Provence, les deux amicales de cheminots, les *Piétanqueurs de la gare* et *La Petite Vitesse*, ainsi que les autres clubs de la ville, organisaient chaque année, à l'occasion de la fête nationale, des concours de boules «à la longue» ou à «pieds-tanque», mais toujours «à la mêlée». Le fait que ces concours soient «à la mêlée» et non pas en équipes «montées», c'est-à-dire choisies à l'avance, est très significatif. La pétanque incarne en effet l'esprit de la Révolution française

VILLE D'AIX-EN-PROVENCE
STATION THERMALE

FÊTE NATIONALE DU 14 JUILLET 1934

VENREDI 13 JUILLET
A 18 heures : DES SALVES DE BOITES annonceront l'ouverture de la Fête
RETRAITE AUX FLAMBEAUX
A 20 h.15 avec le concours de la Fanfare et des Gaijons du Regiment d'Infanterie Coloniale du Maroc
A 21 h. 15, au THEATRE DEITE, Representation de Gala. Au programme : **LA DAME BLANCHE**
Samedi 14 juillet, à 8 heures sur le Cours Mirabeau
REVUE DES TROUPES DE LA GARNISON
A 10 h. 30, au Kiosque des Marronniers
CONCERT INSTRUMENTAL par la Musique Municipale
A 11 h. 15 Concert Instrumental par la Symphonie Aixoise
A 14 heures : **COURSES DE CHEVAUX A L'HIPPODROME DE PARADE**
A 14 h. 30 **CONCOURS DE BOULES et FÊTE ENFANTINE** à la Cité-Jardin de St-Etienne, au Petit-Rouquetavou et à Hourtchise
6^{ME} FÊTE ENFANTINE ET SPORTIVE
JEUX DIVERS : Mat de Coccagne, Course dans le Sac, Jeux de la Marmite, du Gâteau, du Baguet, de la Ficelle, etc., dotés de nombreux prix de valeur
A 16 heures 30 **GRANDE COURSE CYCLISTE** de 40 km., dotée de 500 fr. de prix par la Ville et organisée par l'Amical-Velo-Club Aixoise
GRAND FEU D'ARTIFICE
tiré par la Maison ANVELIER, de Pertuis
A 21 h. 30, au Kiosque des Marronniers **CONCERT INSTRUMENTAL ET VOCAL** par l'Estudiantina-Mandolines-Renaissance et la Chorale "Les Enfants de Provence". - Suit après : **GRAND BAL PUBLIC** avec le concours de la MESQUE MUNICIPALE
CONCOURS DE BOULES
à disputer à la mêlée, le jour de la Fête Nationale
A 9 h. : Au Jeu de Mail (à Boule Aixoise), à la longue ; A 14 h.30 : Au Champ-de-Mars (Boule du Champ-de-Mars), à la longue ;
- A Orfueille (à Boule d'Orfueille), à la longue ; - Boule de la P.V. (à pied-tanque ;
- A la Vierge (Les Galgariès), à la longue ; - Boule de St-Jean (à pied-tanque ;
- Place Richeime (Boule Bédalricie), à pied-tanque ; - Boule des Negocians (av. Pasteur), à pied-tanq ;
- A la Boule Ste-Vierge, Bellegarde, à pied-tanque ; - Boule des Piquettes ;
- A la Boule de la Fontaine, à pied-tanque ; A 18 h. : Boule du Mail (av. Victor-Hugo), à pied-tanque ;
A 14 h.30 : Boule de Bellegarde, r. Boulegon, à pied-tanque ;
Les Concours sont ouverts à tous les amateurs et amateurs par la Ville

Grandes Fêtes dans la Banlieue
Illuminations, Feux d'Artifices, Bals Publics, Concours de Boules, de Belotte, etc.
AIX-MILLES, LUVNES, PUYRICARD, CELOUY, COUTERON-MONTROUSE, LES PLATANES, PONT-BEAU, LES GRANETTES, LA CALADE, PETIT-BORREYVOUR, CITE-LARBY-SU-ETROPE, etc.
Le Maire d'Aix-en-Provence, Chevalier de la Légion d'honneur, Joseph JOURDAN, Conseiller Général.

10. Fête Nationale du 14 juillet 1934 – Programme – Mairie d'Aix-en-Provence. Bibliothèque Méjanas, Aix-en-Provence, cote 4Fi 477

11.-12. Smith Street, Brooklyn (New York). Concours du Bastille Day, 2009



(liberté, égalité, fraternité). Les concours se veulent intégratifs, festifs, accueillant amis et parents de passage, femmes et enfants, joueurs de tous âges et de tous niveaux. En 1934, le programme des festivités d'Aix-en-Provence n'annonçait pas moins de treize amicales boulistes²⁹ (fig. 10).

Cet esprit d'ouverture explique la large place laissée à la pétanque dans les concours des années 1930 alors qu'à cette époque, le « petit jeu » est encore récent et peu considéré par les fervents défenseurs de la longue. Les affiches des archives municipales montrent en effet, au-delà du nombre très important d'amicales boulistes et de leur stabilité dans le temps, que sur les douze ou treize concours annoncés en ville, trois seulement sont à la longue alors que tous les autres sont à « pieds-tanque ».

Les jeux de boules sont dynamisés par un tissu associatif très actif et par la multitude des concours amicaux ou compétitifs, qui émaillent le paysage urbain du moindre quartier, du moindre village, du printemps à l'automne. Les nombreux concours organisés par les clubs ou les cafés, en lien avec les championnats des fédérations régionales, nationales et internationales, ou commémorant des personnalités qui ont marqué l'histoire du lieu, ou encore s'inscrivant dans le calendrier ordinaire des activités de l'établissement, sont très représentés dans le corpus de Hans Silvester. La plupart des photographies ont été prises justement à l'occasion de l'un d'eux, ce qui explique en partie le nombre important de spectateurs³⁰.

Ancrage et diffusion

Depuis la fin du xx^e siècle, la pétanque s'est exportée suivant les chemins de la mondialisation des échanges et du tourisme de masse. Ce faisant, elle s'est affranchie de son ancrage régional et de ses racines, à une exception près : la commémoration du 14 juillet. Les fêtes du 14 juillet ne sont pas étrangères en effet à la diffusion du jeu et à un rappel de son ancrage identitaire, en France comme à l'étranger³¹. Sur de nombreux continents, discours, feux d'artifice, repas républicains, bals populaires et concours de boules (pas nécessairement de pétanque d'ailleurs, car la longue lyonnaise est également pratiquée en Amérique centrale et en Amérique du Sud) forment l'ossature des festivités

lorsqu'il y a ici et là quelques ressortissants français, qui font communauté et qui ont envie de se souvenir du « pays ».

Depuis les années 1980, par exemple, des concours de pétanque sont organisés à New York (comme en de nombreux endroits où il existe des alliances françaises, des « cafés français » et des amicales de boules) avec beaucoup de ferveur, à l'occasion du « Bastille Day »³². Les moyens mis en œuvre par les restaurateurs sont considérables : des autorisations officielles sont octroyées, des sponsors parties prenantes, des bénévoles mobilisés... Le jour « J », des tonnes de sable sont déversées sur l'asphalte, ratissées puis balayées le soir même. En un clin d'œil, une fête votive à la « française » avec sa buvette proposant rosé et pastis, ses baby-foot, ses stands de merguez et de crêpes, ses odeurs de grillade, donne le ton d'une fête populaire très attendue par les ressortissants français, mais aussi par les riverains et les amateurs de pétanque, qui ne sont plus aujourd'hui nécessairement français, francophones ou francophiles... (fig. 11-12).

Beauté et simplicité

Le travail ethnographique très fin de Hans Silvester a immortalisé avec une justesse saisissante l'ancrage historique des jeux de

boules, plus particulièrement de la pétanque, qui a connu un essor remarquable depuis cette époque. Tout à la fois ludique et sportive, emblématique d'une sociabilité singulière qui ne cesse de montrer ses vertus politiques et idéologiques, la pétanque est une manière d'être ensemble. Elle rassemble jeunes et vieux, hommes et femmes, d'ici ou d'ailleurs. Les joueurs se fondent aux éléments naturels et au décorum urbain : être dehors presque par tous les temps, sauf quand il pleut ou gèle à pierre fendre, les pieds sur la terre battue, les mains dans la poussière, la tête dans les frondaisons, à l'ombre et parfois en plein soleil. Les regards captés par l'objectif semblent dire que jouer aux boules est une excellente manière de ne plus penser aux vicissitudes du quotidien et à tous les malheurs du monde ; une manière de ne penser à rien d'autre qu'à gagner le point – ou regarder gagner – objectif aussi futile qu'essentiel... Quand Hans Silvester photographie, il se fond à son objet. Il devient cheval parmi les chevaux, chat parmi les chats. Sur les terrains de boules, son regard est celui de la galerie, mais aussi celui du passant qui observe la scène d'un peu plus loin, par hasard, au point que l'on se demande au fond, si ce n'est pas lui qui est assis sur le vélo ou la mobylette, ce qui donne une vibration quasi réelle à l'image qui met à l'honneur toute la beauté de la simplicité de l'instant.

1 À New York, par exemple, des bouledromes ont été inclus dans les rénovations urbaines et les projets d'urbanisme dans les années 2000.

2 TORNATORE Jean-Louis, « Note sur la dramaturgie du jeu de boules. À Marseille, en Provence, et peut-être ailleurs... », *Ethnologie française*, XXIII, 4, 1993, p. 623-626.

3 Phase de jeu commençant avec le jet du « bouchon », du provençal *bouchoun* qui est le diminutif de *bocha*, boule (le terme utilisé au ^{XXI} siècle est celui de « cochonnet ») et se terminant avec le tir de la dernière boule qui permet de compter les points. « Bien que non attesté dans les dictionnaire provençaux, *meno* existe bien en occitan, à l'oral comme à l'écrit » (MARTEL Claude, *Les Mots du jeu de boules en Provence*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 1998, p. 224).

4 REESINK Henk, REESINK Anne-Marie, *Jeu de boules. 3000 ans d'Histoire et... d'histoires*, La paix, Lerné, Éditions de la Paix, 2004.

5 PLATE Martine, VERHEUL Jacques, *Pétanque. La fabuleuse histoire*, Limoges, Éditions Lucien Souny, 2013.

6 L'entreprise OBUT produit près de 2,5 millions de boules par an (chiffre 2023).

7 Les concours amicaux ont souvent lieu à la « mêlée » afin de donner une chance à tous de faire équipe avec les meilleurs joueurs. Les inscriptions sont individuelles et les équipes tirées au sort. Ce dispositif permet aux femmes de participer sans forcément jouer avec leurs maris ou entre elles, ce qui ne leur laisserait aucune chance considérant leur manque d'entraînement.

8 Selon Claude Azema, président de la FIPJP, la place des féminines correspond à celle qu'elles occupent dans le sport en général, dans leur pays. En France, où la pétanque, comme le jeu provençal, se sont développés dans les cercles et les cafés, dans lesquels les femmes étaient peu admises, la pétanque compte moins de 30% de joueuses féminines (17% de licenciées). En Afrique, les « féminines » représentaient moins de 10% jusqu'à récemment mais les chiffres sont en augmentation.

9 C'est ainsi qu'à l'instar de Hans Silvester, Alfred Levitt découvrit la pétanque à Saint-Rémy-de-Pro-

vence dans les années 1950 et qu'il créa à son retour aux USA le premier club de pétanque de New York. Cf. FESCHET Valérie, « Alfred Levitt : Le peintre et la pétanque », *Ethnologie française*, XLVI, 2016, p. 507-516.

10 FESCHET Valérie, « La partie de pétanque. Ce qu'en disent les chansons », in DIGARD Jean-Pierre, FUCHE Benoît, PONS Christophe (dir.), *Ethnologue, passionnément*, Paris, Karthala, 2016, p. 247-266.

11 MAYLE Peter, *Une année en Provence*, Paris, Nil Éditions, 1994 [1993 pour l'édition originale *A year in Provence*].

12 La « galerie » est un terme très courant employé par la plupart des spectateurs qui regardent une partie de boules (et pas seulement de pétanque) en étant sur le terrain lui-même. C'est un terme métonymique qui nous vient du jeu de paume. Dès le ^{xvi} siècle, la galerie désignait l'allée couverte d'où l'on regardait les joueurs (MARTEL, *op. cit.*, p. 182).

13 SILVESTER Hans, AUDOUARD Yvan, *Pétanque et jeu provençal*, [Arlès], Éditions du Rouergue, 2015, p. 7.

14 WALLET Marie, *Les Tourneurs sur bois à Aiguines*, Marseille, Éditions Jeanne Laffitte, 1983; FESCHET Valérie, « La Doublette de pépé Auguste ou le fabuleux destin de la racine de buis », in LIEUTAGHI Pierre, MUSSET Danielle (dir.), *Les racines ou la métaphore des origines*, actes du séminaire d'ethnobotanique de Salagon, année 2014, Mane, musée de Salagon, et Forcalquier, éd. C'est-à-dire, 2015, p. 164-176.

15 La Provence est un pays de moyennes et hautes terres (cf. FERRIER Jean-Claude, « Milieu naturel et paysages », in *Provence*, Paris, Christine Bonneton Éditeur, 2002).

16 Jean Aicard, Annotation de carte postale, « Joueurs de boules. Pointer », 1902.

17 MARTEL, *op. cit.*, p. 215, 307.

18 C'est sans doute au naturaliste du ^{xvii} siècle Nicolas Peiresc que l'on doit les premières plantations expérimentales de cet arbre en Provence. (*Lettres de Nicolas Peiresc*, publiées par P. Tamisey de Laroque, Paris, 1896, T.V.I., p. 440, cité par DUFOUR Annie-Hélène, *L'Arbre familier en Provence*, Aix-en-Provence, Édisud, 2001, p. 11).

19 DUFOUR, *op. cit.*, p. 11.

20 DUFOUR, *op. cit.*, p. 12-13.

21 DUFOUR, *op. cit.*

22 DUFOUR, *op. cit.*, p. 81-86.

23 ROUBIN Lucienne, *La Chambrette des Provençaux*, Paris, Plon, 1970; CHABERT Pierre, *Les Cercles. Une sociabilité en Provence*, Aix-en-Provence, Presse de l'Université de Provence, 2006.

24 Il y avait dans le catalogue de la fabrique de boules cloutées d'Aiguines des caisses de boules destinées aux cafetiers. Cf. WALLET, *op. cit.*

25 Le « Cercle des boulomanes » de Monte-Cristo-Marseille remonte à 1828.

26 LE GOFF Jean-Pierre *La Fin du village*, Paris, Galilimard, 2012, p. 35-36.

27 La « Petite Vitesse » est le nom donné au transport ferroviaire au ^{xix} siècle dans toute la France. L'association *Boule de la petite vitesse* créée le 7 mars 1933 (publication le 28/03/1933), était encore active ces dernières années; ses terrains et son siège se situaient dans le parc Jourdan à Aix-en-Provence.

28 FERRAND Philippe, *Sextius-Mirabeau à Aix-en-Provence : un quartier, une métamorphose*, Aix-en-Provence, Les Amis de la Méjanes, 2016.

29 Fête Nationale du 14 juillet 1934 – Programme – Mairie d'Aix-en-Provence / Bibliothèque Méjanes, Aix-en-Provence / cote 4Fi 437; Fête Nationale du 14 juillet 1936 – Programme – Mairie d'Aix-en-Provence / Bibliothèque Méjanes, Aix-en-Provence / cote 4Fi 440.

30 La « Marseillaise à Pétanque », le concours du *Petit Provençal* (à la longue), les fêtes votives de Lourmarin, Chateaufort, Avignon, Murs et sans oublier les concours du 14 juillet qui sont organisés absolument partout.

31 FESCHET Valérie, « Pétanque in New York », *Voices, The Journal of New York Folklore*, New York Folklore Society, printemps-été 2011.

32 On comptait en 2009 plus d'une dizaine de milliers de visiteurs sur Smith Street (Brooklyn) malgré la chaleur caniculaire du mois de juillet. Cf. FESCHET Valérie, « Les concours de pétanque du 14 juillet à New York », *Ethnologie française*, XLIII, 2013, p. 121-133.